

6. En mer de Chine : à l'école de l'amiral Courbet

FRANÇOIS SCHWERER

Avec le croiseur Rigault de Genouilly dans l'escadre de l'amiral Courbet en mer de Chine, à travers éruption volcanique, explosion de chaudière, blocus de Formose et bataille de Shei Poo.

En 1884, sous les ordres du capitaine de frégate Ernest Richard, le *Rigault de Genouilly* partit rejoindre l'escadre de l'amiral Courbet en mer de Chine. Selon l'un de ses anciens commandants, ce bâtiment avait une réelle valeur maritime et des qualités remarquables : « *Il porte admirablement sa voilure. . . il tient la cape d'une façon merveilleuse. . . gracieux de forme, très logeable. . .* » mais, d'un point de vue militaire, il n'avait aucune valeur. Sa coque était en bois et ne possédait aucun cloisonnement ; « *. . . c'est un navire appelé à flamber au 1^{er} obus* ». Son artillerie était démodée et elle était totalement dépourvue de protection. Il manquait de vitesse (à peine 14,3 nœuds) et sa consommation de charbon était excessive.

Au moment où il appareilla pour rejoindre la mer de Chine, son équipage venait juste d'être éprouvé par une forte épidémie de fièvre jaune. « *Aussi, avant de l'expédier en Extrême-Orient on avait décidé de lui faire subir une désinfection aussi complète que possible. On commença par immerger le navire dans un des bassins de radoub de Brest pendant plusieurs jours. Après quoi on alluma dans tous les compartiments d'immenses réchauds pleins de soufre qu'on laissa brûler trois jours, tous les orifices obturés. Puis, après ventilation et lavage, on peignit tout l'intérieur à la chaux* »¹. Si ce traitement s'était bien révélé efficace contre la fièvre jaune, hélas, pendant la traversée l'équipage dut subir une épidémie de choléra. « *A peine arrivions-nous dans la mer Rouge que les cancrelats bruns volants des Antilles, espèce très particulière, faisaient à bord leur réapparition. Les larves de ces maudites bêtes fort désagréables et repoussantes qui ont la mauvaise habitude de vous ronger la peau des doigts de pied pendant votre sommeil avaient résisté à tout* »².

Ce périple mémorable conduisit le bâtiment à traverser un champ de scories flottant sur les

1. Amiral A. Schwerer, « Souvenirs de ma vie maritime, 1878-1914 », L'Etoile, 1933, p. 72.

2. Amiral A. Schwerer, notes inédites.



Le Rigault de Genouilly

eaux : le reste de l'éruption du Krakatoa qui avait tué plus de 36 000 personnes le 27 août 1883, provoqué un tsunami géant et voilé le soleil sur un rayon de plus de 160 km pendant plus de 22 heures.

« Comme l'approvisionnement de charbon du croiseur n'était pas très considérable et que le commandant avait reçu l'ordre de faire la traversée aussi économiquement que possible en utilisant la voilure du bâtiment, il avait décidé de passer par le détroit de la Sonde entre Java et Sumatra en profitant des vents de sud-ouest qui règnent dans l'océan Indien à cette époque de l'année. Un matin, au lever du jour, alors que nous étions à peu près au milieu de l'océan Indien, à plus de deux mille kilomètres du détroit de la Sonde, j'aperçus devant le bâtiment une ligne brune s'étendant à perte de vue à droite et à gauche et ayant absolument l'aspect d'un immense récif à fleur d'eau. Aucune illusion d'optique n'était possible l'aspect se précisant de plus en plus à mesure que j'approchais. Stupéfait d'un phénomène aussi inattendu, car nous étions encore une fois au milieu de l'océan Indien qui, à cet endroit, a plus de 4 000 mètres de profondeur, je fis prévenir le commandant. Celui-ci fut aussi surpris que moi et c'est avec la plus grande précaution que nous approchâmes de ce singulier banc qui était composé de petites pierres ponces flottant de la grosseur du poing. Ce banc dont l'étendue était immense, car nous mîmes plusieurs heures à le traverser, provenait évidemment de la fameuse éruption du Krakatoa. Toutes les scories projetées par le volcan à une énorme hauteur et à grande distance de la côte avaient formé cette sorte d'île flottante que les vents et les courants avaient transportée à grande distance »³.

Quelques temps après son arrivée en mer de Chine, le *Rigault de Genouilly* connut à son tour un accident relativement commun à l'époque : l'explosion d'une chaudière. Treize marins furent tués. Dès que l'amiral Courbet apprit l'accident survenu au *Rigault de Genouilly* alors que celui-ci

3. Amiral A. Schwerer, notes inédites.

n'était pas encore arrivé à Kelung, « *il voulut venir à notre rencontre dans une embarcation par mer démontée pour saluer nos morts et nous dire la part qu'il prenait à notre peine* »⁴.

C'est bien, en effet, l'escadre de l'amiral Courbet que le *Rigault de Genouilly* venait rejoindre. Mais, que faisait donc en mer de Chine à la fin du XIX^{ème} siècle cette escadre française que l'on renforçait ainsi ?



Amiral Courbet

Le 25 août 1883, la France avait imposé son protectorat au royaume d'Annam, dont le Tonkin n'était qu'une province. Aussi, lorsque Jules Ferry avait décidé d'envoyer l'amiral Courbet en mer de Chine, ce ne pouvait être que pour y contenir un empereur de Chine indisposé par ce renversement d'alliance que la France imposait à « son » protectorat. Dès lors ce fut une véritable guerre contre la Chine que Courbet dut entamer et mener sans instruction précise et sans soutien.

Le chef que les marins arrivés sur le *Rigault de Genouilly* découvrirent était « un des meilleurs officiers » qu'avait rencontré l'amiral Bouët-Willamez, « le plus complet », selon l'amiral Cloué. Il ne ressemblait à aucun de ceux qu'ils avaient connu jusque là. « *Personne ne cherchait moins que lui la popularité. Son extrême froideur, son masque impassible, la façon toujours courtoise, mais jamais familière, dont il parlait aux hommes, semblaient de nature à élever un mur entre lui et ses subordonnés. Cependant, je crois que jamais un chef n'a été respecté, admiré et aimé autant que l'amiral Courbet l'a été par ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres, et je suis certain que jamais chef n'a été plus digne de l'absolue confiance que nous avons en lui* »⁵. « *Nous savions tous que sa froideur n'était qu'apparente que son cœur était chaud, qu'il souffrait de nos fatigues, de la dure existence que nous menions. Et puis il y avait chez lui autre chose qui avait je crois contribué à sa grande popularité. C'était son admirable bravoure. Il n'admettait pas qu'un chef, après avoir préparé minutieusement une opération de guerre pût se séparer de ceux qui allaient l'exécuter* »⁶.

4. Amiral A. Schwerer, notes inédites.

5. Amiral A. Schwerer « Souvenirs de ma vie maritime, 1878-1914 », L'Etoile, 1933, p. 79.

6. Amiral A. Schwerer, notes inédites.

Dans le chef qu'il était devenu on retrouvait l'enfant espiègle mais volontaire et déterminé qu'il avait été ; peu respectueux des convenances, mais attentionné aux autres, sans jamais être familier. Froid, certes ; mais comme pour se protéger lui-même car cet extraordinaire meneur d'hommes était avant tout l'ami des hommes. Pour lui, le chef était d'abord et avant tout le serviteur de tous ceux qui étaient placés sous ses ordres. Etienne Taillemite complète son portrait en précisant qu'il était « *un esprit clair, méthodique, réfléchi, ne laissant rien au hasard. Son coup d'œil infailible d'excellent stratège lui permettait de mesurer jusqu'où il pouvait pousser l'audace. Ses ordres sont toujours clairs, jamais suivis de contrordres. Les instructions qu'il donne à ses subordonnés se distinguent à la fois par leur précision et leur vigueur* »⁷.

L'exemple qu'il donnait à tous portait d'autant plus que chacun savait qu'il n'approuvait pas toujours les mesures que son gouvernement lui prescrivait de prendre. « *Et cependant, jamais son entourage militaire ne surprit un murmure sur ses lèvres. Il obéissait toujours, mettant la France au dessus de ses préférences particulières et s'efforçant constamment de servir la patrie, d'être utile à son pays* »⁸.

Le *Rigault de Genouilly* participa donc au blocus de Formose qui avait été décidé par Jules Ferry, mais que Courbet jugeait inutile et entrepris dans les plus mauvaises conditions qui se pouvaient imaginer. Cependant la lenteur de ce bâtiment fut telle qu'il n'arriva sur place qu'après le siège de Fou-Tchéou en août 1884. « *Fou-Tchéou ne valait qu'à la condition d'attaquer ensuite Nankin. Des troupes encore ! En fin de compte, Ferry inventa d'aller à Kelung, qui est au nord de Formose. Il y avait là du charbon. De ce charbon-là le gouvernement de Pékin se souciait comme un poisson d'une pomme. Mais si Courbet s'en doutait bien, Ferry n'en avait aucune notion* »⁹. Déjà hostile au Traité de Tien-Tsin qui avait été signé le 11 mai 1884, l'amiral Courbet ne pouvait absolument pas approuver la politique que lui imposait le gouvernement. « *En homme de guerre qu'il était, avant tout, il ne tenait pas suffisamment compte des difficultés extérieures et intérieures avec lesquelles Jules Ferry était obligé de composer* »¹⁰.

« *Je déplore, écrivit-il à son ami Gal le 24 octobre 1884, que nous ne soyons pas actuellement au Pé-Tchi-Li, au lieu d'immobiliser à Formose la majeure partie de nos forces navales et les seules troupes dont je dispose. Je ne vois pas encore clairement l'utilité de l'occupation de Ké-Lung pour la conclusion du différend. Puisse un avenir prochain m'ouvrir les yeux !* ». C'était surtout les yeux du Gouvernement qu'il aurait voulu voir s'ouvrir.

Le renfort rejoignit donc l'escadre de l'amiral Courbet à Kelung. Ce fut là que les marins du *Rigault de Genouilly* firent la connaissance de ce chef exceptionnel car c'est « *pendant le blocus de Formose que Courbet allait donner la mesure de sa capacité comme homme de mer, de sa fermeté d'âme et de ses qualités de chef* »¹¹.

Dans le compte rendu de la bataille de Fou-Tchéou que l'amiral Courbet envoya au ministre de la Marine le 11 septembre 1884, et où il décrit notamment tous les préparatifs de l'action du 22 août, se révèle son âme chevaleresque : « *Le vice-consul de France à Foutchéou que j'avais prié de se rendre en temps opportun à bord du Volta apprit immédiatement les décisions du gouvernement et remonta à Foutchéou pour amener son pavillon et prévenir le vice-roi et les consuls que je comptais ouvrir le feu dans la journée du lendemain. De mon côté, j'informai l'amiral anglais¹² le soir même, le commandant de la corvette américaine¹³ le lendemain de grand matin et j'invitai le vice-consul anglais à Pagoda à avertir les bâtiments marchands. La plupart de ceux-ci étaient déjà, ainsi que les bâtiments de guerre, mouillés hors des limites où, suivant toutes probabilités,*

7. Revue Historique de la Marine, n° 3, 1985, p. 22.

8. F. Desplantes, « L'amiral Courbet et le Tonkin », Mégard et Cie, Rouen, p. 9.

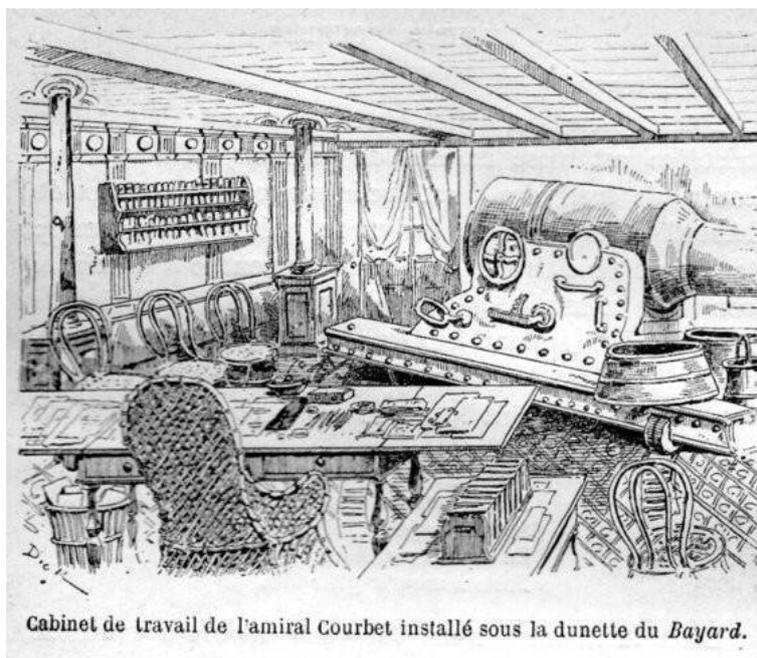
9. C. Farrère, « Histoire de la marine française », Flammarion, 1956, p. 364.

10. P. Brière, « Le vice-amiral E. Fournier », Floch, Mayenne, 1931, p. 87.

11. Discours de l'amiral Krantz, recevant les cendres de l'amiral Courbet à Hyères le 26 août 1885.

12. Le vice-amiral Dowell.

13. Le vice-amiral Denis, sur « Entreprise ».



Dessin de Dick de Lonlay

l'action allait se passer. (...) Il ne me restait plus qu'à choisir le moment favorable... ». Selon l'amiral Dowell, à Fou Tchéou, « l'amiral Courbet s'était placé dans la plus critique des situations et courait à un désastre » mais, comme l'a noté plus tard l'amiral Denis, il « avait reconnu d'un œil infallible jusqu'où il pourrait tenter la fortune et payer d'audace ».

« Pendant six mois il fallut faire le blocus des côtes de Formose qui, d'octobre jusqu'en avril, saison pendant laquelle règne la mousson de nord-est, sont battues par des vents violents, qui soufflent même en tempête. Nos rares journées passées au mouillage de Kelung n'étaient pas un repos ; car la petite baie était ouverte au nord-est ; la houle y pénétrait. On roulait bord sur bord. Les chaînes des ancres cassaient quelquefois et, sauf pendant de très rares accalmies, il fallait avoir toujours les chaudières sous pression, la machine prête à marcher au premier ordre, afin de pouvoir sortir immédiatement de la baie en cas de rupture de chaîne »¹⁴.

Or ces difficultés maritimes ne furent que peu de choses au regard des autres dangers qui furent, de plus, omniprésents. *« Comme toutes les têtes des Français étaient mises à prix, les Chinois, y compris les paisibles commerçants de Kelung, qu'on avait laissé d'abord à leurs boutiques, n'hésitaient pas à guetter, à travers les bambous, les hommes qui s'aventuraient seuls sur la plage et à leur couper le cou »¹⁵.*

Un temps, l'armée de terre fut aussi mise sous ses ordres. Composée de compagnies d'Afrique, de Turcos, légionnaires, tirailleurs annamites, auxiliaires tonkinois, etc., il la mena au combat, la galvanisant par son exemple. *« C'était là son secret. Toute la science de Courbet était là : la bravoure ! La bravoure poussée jusqu'à la témérité ! Chez un général en chef, elle peut sembler insensée ; chez lui elle était froide, calculée, qu'on nous passe le mot, presque scientifique »¹⁶.*

C'est pendant cette guerre de Chine que, le 14 février 1885 devant Sheï-Poo, fut utilisée avec un succès retentissant la torpille portée. *« Courbet eut une inspiration audacieuse. Où les navires ne pouvaient se risquer au hasard, des canots avaient chance d'être plus heureux. Ou le canon ne pouvait s'employer, la torpille devait réussir. Courbet n'avait pas de torpilleurs. Mais les canots à*

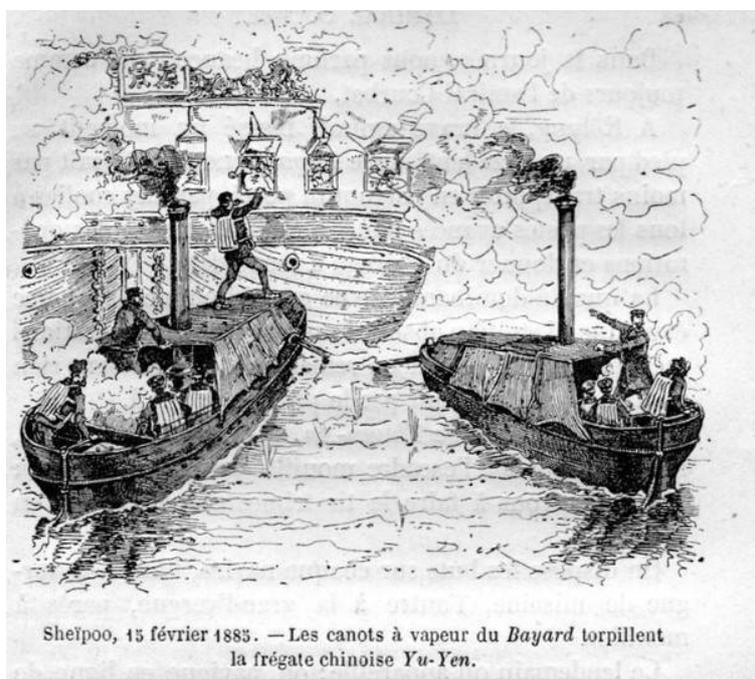
14. Amiral A. Schwerer, « Souvenirs de ma vie maritime, 1878-1914 », L'Etoile, 1933, p. 76.

15. Amiral A. Schwerer, « Souvenirs de ma vie maritime, 1878-1914 », L'Etoile, 1933, p. 77.

16. F. Julien, « L'amiral Courbet d'après ses lettres », Librairie Victor Palmé, 1889, p. 124.

moteurs du Bayard pouvaient être équipés en porte-torpilles... »¹⁷. En réalité, c'était la seconde fois que ce type d'opération avait lieu. En effet, « le 23 août 1884, au combat de Fou-Tchéou, armant en porte-torpilles le canot à vapeur du Volta, [Boué de Lapeyrère] alla torpiller l'avisos chinois Fou-Sing qui fut ensuite incendié, et mit hors de combat un groupe de jonques et de sampans réfugiés dans la rivière Min »¹⁸.

Ces « porte-torpilles » étaient, même pour l'époque, des engins rudimentaires : « *Au bout d'une hampe de 8 mètres est fixé l'engin, marmite à antennes contenant 13 kilogrammes de fulmicoton. Pour attaquer, on pousse la hampe en dehors. Elle s'incline, la torpille s'immerge et explose électriquement dès qu'une des antennes touche la coque de l'ennemi. Le canot n'a plus alors qu'à s'en aller, si le tir de l'adversaire ne l'a pas envoyé par le fond. Au moment décisif il fallait inverser le moteur afin que le canot conserve juste assez d'élan pour arriver jusqu'au navire sans s'écraser contre lui »¹⁹.*



Dessin de Dick de Lonlay

Le lieutenant de vaisseau Duboc qui commandait l'attaque décisive contre le Yu-Yen, croiseur chinois construit par les Allemands et armé de 23 pièces Krupp, a décrit l'opération dans ses mémoires : « *Le canot N° 1 qui m'était destiné, et le canot N° 2 que le commandant Gourdon, chef de l'expédition se réservait étaient identiques. C'étaient des canots à moteur de 8,5 mètres, réglementaires dans la Marine française, très ronds à l'avant, très hauts sur l'eau, qualifiés de chaudrons par nous-mêmes, et de « tub-like stream » par les journaux anglais de l'Extrême-Orient.*

L'approvisionnement des bâches de 1200 litres d'eau douce permet de marcher à toute vitesse pendant 5 heures. Aujourd'hui cette vitesse moyenne est de 5 nœuds, la machine est à pilon, et à un cylindre ; machine bruyante s'il en fut, s'arrêtant neuf fois sur dix au point mort. Les instructions pour l'attaque étaient :

- 1. Un peu avant d'arriver sur la frégate, se tenir prêt à fermer le capot de la cheminée pour empêcher la gerbe d'eau provoquée par l'explosion d'y pénétrer ;*

17. Claude Farrère, « L'amiral Courbet », Editions d'Amsterdam.

18. Etienne Taillemite, « Dictionnaire des marins français », Tallandier, 2ème éd. 2002, p. 61.

19. P. Chack, « Marins à la bataille », tome II, Gerfaut, 2001, p. 239 et 241.

2. *Un instant avant le choc, étant en avant à toute vitesse, je commanderai en arrière sans passer par le point mort ;*
3. *Ne pas mettre le fil de sonnerie à la borne choc avant que la hampe ne soit complètement poussée (la hampe ne doit pas seulement être poussée vers l'avant mais inclinée pour mettre la torpille sous l'eau : si un fil était dénudé elle exploserait au moment où elle entrerait dans l'eau) »²⁰.*

Cet usage de la torpille portée montre que cette arme n'était encore qu'une simple variante de l'antique brûlot. Elle ne devint une véritable « arme de jet » qu'à partir du conflit sino-japonais en 1895.

Du pont du navire amiral, Courbet et son état-major ont bien vu couler le Yu-Yen mais personne n'a vu revenir les deux petits torpilleurs. On les crut disparus. Et Courbet, les larmes aux yeux se répétait douloureusement : « c'est un succès acheté bien cher ». Ce n'est que le lendemain, au petit matin, qu'apparut soudain un canot remorquant l'autre et bientôt Gourdon et Duboc se retrouvèrent entre les bras de leur amiral qui ne pouvait que murmurer : « Je songeais déjà à la douleur de vos mères ! Combien je remercie Dieu de la leur avoir épargnée ».

Comment ne pas penser, en méditant sur ce succès, au portrait que le jeune enseigne de vaisseau qui servait sur la *Triomphante*, Pierre Loti, a donné de son chef ? « *Il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision que le résultat souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu des nôtres ; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait un autre homme, très doux, s'en allant faire le tour des ambulances, avec un bon sourire triste* »²¹. Avare du sang français, il l'était aussi de celui de ses adversaires. Jamais il ne poursuivit un ennemi en déroute : « Cessez le feu, commandait-il alors, ce n'est plus qu'un troupeau inoffensif ».

« *Les effectifs dont nous disposions étaient tout à fait insuffisants pour procéder à une opération sérieuse et l'amiral Courbet souhaitant toujours ménager du sang des hommes voulait d'autant moins se lancer dans cette aventure qu'il espérait toujours que le Gouvernement finirait par se rendre à ses instances et par comprendre que nous étions absolument bernés par les Chinois, que ceux-ci étaient enchantés de nous voir dépenser notre argent et nos forces à tenir un gage sans valeur et qu'il y avait un seul moyen de mettre la Chine à la raison c'était d'aller l'attaquer chez elle et de lui enlever par exemple Port Arthur. Nous étions tous certains du succès avec une escadre aussi bien entraînée commandée par un Courbet* »²². La politique menée par Courbet, et notamment le blocus du Yang Tsé Kiang qui avait privé de riz une partie du Nord de la Chine, avait porté ses fruits. Mais cette politique n'était pas soutenue par les politiciens français qui jugeaient de l'action à partir de leurs préjugés doctrinaux et en faisant preuve d'une totale méconnaissance de la réalité du terrain ainsi que d'un parfait mépris des mentalités locales.

Inlassable, Courbet décida d'occuper l'archipel des Pescadores, entre Formose et le continent afin de doter la France d'un port militaire et de commerce en Asie à l'instar de ce qu'avaient fait les Britanniques avec Hong Kong et Singapour. Pour cela il choisit la magnifique rade de Makung devant laquelle il se présenta le 19 mars 1885 et qu'il occupa à partir du 1^{er} avril. Une fois de plus, au cours de cette prise de Makung, Boué de Lapeyrère, commandant alors la *Vipère*, se montra d'une redoutable efficacité. Courbet commença aussitôt l'installation des Français à Makung qui fut son dernier grand projet.

C'est en effet en rade de Makung, qu'à bord du *Bayard*, le 11 juin, l'amiral Courbet mourut « *de travail excessif, d'écaurement aussi et de déception de toute sorte du résultat nul que ses belles victoires ont obtenu pour la France* »²³. Claude Farrère, pour sa part, explique sobrement :

20. Cité par l'amiral H. Darrieus et le capitaine de vaisseau J. Quéguiner, « Historique de la marine française (1815-1918) », L'ancre de marine, 1997, p. 94.

21. Pierre Loti, « Propos d'exil », Calmann-Lévy.

22. Amiral A. Schwerer, notes inédites.

23. Pierre Loti, « Propos d'exil », Calmann-Lévy.



Le Bayard ramenant la dépouille de l'amiral Courbet (à Suez)

« Il était souffrant depuis plus de deux ans, et se soignait peu... Il souffrait naturellement du foie, comme tous les marins fatigués par les longues campagnes dans des régions insalubres, et parmi des changements de température fréquents et brutaux »²⁴. En fait, ces deux témoignages se complètent car, si l'amiral Courbet a véritablement été écoeuré de la politique menée à Paris, et sa correspondance avec Jules Ferry en témoigne encore aujourd'hui, son délabrement physique était alors tout aussi réel. Au cours des semaines qui précédèrent son décès il avait fait plusieurs syncopes et les médecins de l'escadre l'avaient plusieurs fois pressé de rentrer en France. Mais Courbet n'avait jamais cru en la parole des Chinois et il ne voulait pas abandonner le théâtre des opérations tant que la paix n'aurait pas été signée. « *Mon devoir est de rester ici, répétait-il. J'y resterai jusqu'au bout* ». C'est cette attitude que son biographe, Jacques de La Faye résume en quelques mots éloquents : « *Son devoir, telle est la règle inflexible de sa vie* »²⁵.

Sa mort survint juste deux jours avant que n'arrive l'ordre d'évacuation conformément au traité de paix signé entre Paris et Pékin le 9 juin et dont l'article IX précise : « *Dès que le présent traité aura été signé, les forces françaises recevront l'ordre de se retirer de Keelung* ».

Pierre Loti a laissé un témoignage émouvant de la façon dont fut ressentie la mort de cet homme de cœur : « *Les gens qui sont en France ne peuvent guère comprendre ces choses, ni la consternation jetée par cette nouvelle, ni le prestige qu'il avait, cet amiral, sur son escadre. Dans les journaux, on lira des éloges de lui plus ou moins bien faits : on lui élèvera quelque part une statue ; on en parlera huit jours dans notre France oublieuse ; mais assurément on ne comprendra jamais tout ce que nous perdons en lui, nous, les marins. Je crois d'ailleurs que, pour sa mémoire, rien ne sera si glorieux que ce silence spontané et cet abattement de ses équipages* »²⁶.

24. Claude Farrère, « L'amiral Courbet », Editions françaises d'Amsterdam.

25. Jacques de La Faye, « Histoire de l'amiral Courbet », Librairie Bloud et Barral, Paris, 1891, p. 350.

26. Pierre Loti, « Propos d'exil », Calmann-Lévy.

Jacques de La Faye résume encore une fois l'essentiel : « *Soins, attention, dévouement, il leur donnait tout, et les marins reconnaissants avaient pour lui un véritable fanatisme* ». Et il ajoute un peu plus loin que ce chef bien aimé était aussi un « craignant Dieu », comme on disait alors. Il avait placé sa flotte et il s'était placé lui-même sous la protection de Sainte Anne d'Auray, « *montrant partout et toujours l'union indissoluble qui existait dans son cœur entre Dieu et la Patrie, la religion et l'honneur* »²⁷.

L'admiration sans bornes que tous les futurs amiraux de la Marine française pendant la guerre de 14-18 ont eu pour leur vieux chef qu'ils ont vu mourir après le désastre de Lang-Son ne pouvait que les conforter dans leur incompréhension du monde politique de leur temps. Mais en même temps, à son contact, ils ont appris que leur devoir était de servir sans attendre rien en retour. Par la suite, ils se sont quasiment tous souvenus de la lettre que l'amiral Courbet écrivit à l'un de ses amis quelques temps, à peine, avant sa mort : « *Le peuple français doit être fier de ce que peuvent faire en son nom les polichinelles qu'il s'est donnés pour maîtres ! (. . .) Si les conservateurs ne se réveillent pas du coup, si leur torpeur résiste à cette dure leçon. . . c'est qu'il faut désespérer d'eux* ». Il était bien loin le temps de 1848 où, jeune polytechnicien séduit par les idées révolutionnaires d'alors, il s'illustrait sur les barricades.

Courbet ne sut jamais que, grâce à son action, la Chine avait renoncé à ses droits sur l'empire du Viet-Nam et reconnu le protectorat français sur les trois provinces du Tonkin, d'Annam et de Cochinchine. Cette Union indochinoise devait être complétée par l'extension du protectorat français sur le Cambodge en 1887 et le Laos en 1893.

Au-delà des idées et du résultat de ses actions, le prestige de ce chef fut sans égal. « *Comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévouement absolu* », nous confie encore Pierre Loti qui ajoute : « *Je m'inclinai devant cette grande figure du devoir, incompréhensible à notre époque de personnages fort petits. Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie. (. . .) Et puis, il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir. N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève de les donner : « Vous m'avez compris, mon ami ? . . . Allez ! ». Avec cela, un salut, une poignée de main, et on allait, on allait n'importe où, même à la tête d'un petit nombre d'hommes ; on allait avec confiance, parce que le plan était de lui ; ensuite on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse. Ces milliers d'hommes qui se battaient ici avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin* »²⁸.

Personne ne peut pénétrer aujourd'hui au profond de l'âme de ces marins qui ont servi sous ses ordres et qui, tous, considéraient que cet homme avait été le « *chef le plus grand non seulement par ses talents militaires, mais encore par ses sentiments patriotiques et par la grandeur de son âme. Malheureusement, il ne pensait qu'aux autres, jamais à lui !* ». C'est ce qui explique l'hommage que lui rendit l'amiral Krantz en recevant sa dépouille sur le territoire français : « *il avait un esprit fort, un cœur généreux, un jugement droit* ».

Lorsqu'on ouvrit son testament, écrit le 8 mars précédent, devant les Pescadores, on lut qu'il avait divisé ses biens en deux : « *ce qu'il a reçu de son père, le patrimoine de ses aïeux, il le rend à sa famille ; mais les économies qu'il a faites durant sa périlleuse carrière, il les destine aux philanthropes et aux hommes de mer* »²⁹, notamment à la Société centrale de sauvetage des naufragés.

27. Jacques de La Faye, « Histoire de l'amiral Courbet », Librairie Bloud et Barral, Paris, 1891, p. 356.

28. Pierre Loti, « Propos d'exil », Calmann-Lévy.

29. Dick de Lonlay, « L'amiral Courbet et le Bayard », Garnier frères, 1886, p. 162.

Devant les sénateurs réunis au palais du Luxembourg le 16 juin 1885, le président du Conseil, Brisson, lui rendit hommage en ces termes : « *Une âme courageuse, a dit Bossuet, sait demeurer maîtresse du corps qu'elle habite. Nul ne l'avait mieux prouvé que l'illustre amiral ; mais ne vivant que pour son pays, il semble qu'après nous avoir assuré la victoire et la paix, Courbet ait dédaigné de commander à son mal* ». Le 22 décembre 1887, dans la chapelle de l'archevêché de Paris eut lieu une cérémonie pour le repos de l'âme de l'amiral Courbet. A la fin de celle-ci, répondant à Mgr Richard, l'amiral Gicquel des Touches eut cette conclusion : « *Courbet a obtenu toutes les gloires : il s'est montré militaire intrépide, général habile, marin consommé ; il a ramené sous nos drapeaux la victoire longtemps absente. Mais la plus durable de ses gloires est sans contredit celle qu'il s'est acquise en affirmant sa foi devant le monde entier, dont les regards étaient fixés sur lui* ».

On comprend mieux, en lisant ces lignes, comment ont été formés les chefs de la Marine française qui ont eu la responsabilité de notre arme navale au cours de la première Guerre mondiale. Aucun de ses « élèves » pendant cette campagne du Levant - même ceux qui ne le côtoyèrent que très peu de temps -, pas plus l'amiral Pivet que l'amiral Rouyer, pas plus l'amiral Tracou que l'amiral de Bon, pas plus l'amiral Dartige du Fournet que l'amiral Boué de Lapeyrère, pas plus l'amiral de Jonquières que l'amiral Moreau, pas plus l'amiral de Marliave que l'amiral Schwerer, aucun n'a été habitué à rechercher les honneurs. Comme pour l'amiral Courbet, seul a toujours compté pour eux l'honneur de servir ; et ils le firent en toutes circonstances avec une abnégation et une modestie qui n'a d'équivalent que dans la grandeur de l'action accomplie et l'oubli dans lequel ils sont aujourd'hui unis.